

# PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS Rue Brochant

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE

## MODES

L'uniformité dans les costumes, sera la marque distinctive des modes printanières. Nous parlons du costume de ville, dit du matin, que l'on quitte pour passer la robe de visite; quand à celle-ci, elle reste coquette avec son pouf accentué, sans pardessus pour les jeunes femmes, avec une visite en gaze de jais pour les autres.

Le costume du matin pour les élégantes, se fait en tissu de laine léger, dans les tons grenat, bronze, vert, bleu, gris, marine, coupé de fleurs chinées qui se perdent dans le fond, et du même tissu uni.

Voici une combinaison et une façon très jolies qui ne laissent rien à désirer. L'étoffe marine avec un dessin fondu qui éclaire à peine le fond, fait la jupe qui ne reçoit aucune garniture, si ce n'est un frissonnant en lainage uni au bord; elle s'arrête à la cheville, découvre le pied qui doit être finement chaussé d'une botte en chevreau glacé à tige de drap de même couleur que l'étoffe du costume. Une tunique en lainage uni recouvre la jupe de ses nombreux plis; elle se relève sur les hanches, dans des passants d'étoffe brochée. Le corsage assorti à la tunique est à très petite basque arrondie devant, il reçoit au contour une bande brochée qui remonte sur chaque côté du devant en s'élargissant vers l'épaule; un col montant et un parement à la manche. Le pardessus est en tissu broché fort long avec sa jupe plissée ou simplement unie; la façon



Costume en dentelle avec corsage en velours noir. — Robe en surah grenat et brocart à rayures (face).

Modèles de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

visite dessine la taille sans la pincer, de beaux boutons le ferment de côté. Chapeau en paille bleu marine, drapé d'un long voile en gaze attaché par un groupe d'ailes que l'on enroule autour du cou.

Les mondaines, en cette toilette, peuvent dès l'aube,



puisque c'est la mode, se montrer sur l'avenue des Acacias sans craindre la critique.

Oui, il est de mode, mode saine d'ailleurs, d'aller au Bois, de neuf à onze heures du matin; les unes dans leur coupé, les autres en amazone ou conduisant leur *speider*. On rencontre là l'élite du monde parisien, cavaliers à cheveux blancs, bruns ou blonds; femmes charmantes qui viennent respirer longuement un air frais et pur dont elles sont privées dans leurs appartements encombrés de plantes et de fleurs. Cette promenade matinale ne supprime pas celle de cinq heures. A cette heure, on reconnaîtrait à peine, dans cette toilette d'une grande élégance, coiffée d'un chapeau à faire peur aux oiseaux, la modeste promeneuse du matin.

La robe de dentelle noire va être mise pour la ville, mais elle ne peut avoir les mêmes garnitures de nœuds que celle du soir; elle doit être plus simple.

On emploie beaucoup la laize pour draper une ancienne jupe de soie noire. La laize est un tulle en grande largeur, couvert de dessins plus ou moins épais, une sorte d'imitation de dentelle qui fait très bien; on la mélange de dentelle assortie posée en volants; et le tout gracieusement disposé et drapé, donne un ensemble élégant, jouant la vraie dentelle à s'y méprendre. Le corsage se fait en dentelle noire ou en brocart à longue pointe, très ouvert avec une chemisette montante en dentelle. Pour une soirée, on éclaircira cette robe de pendrilles en jais que l'on disséminera dans la tunique, sur les volants, et l'on piquera la chemisette de grosses perles taillées.

Le corsage habillé se fait toujours à pointe, mais pour les costumes courants il prend la façon veste; on le fait avec une très petite basque, alors il sert de pince-taille et l'on peut sortir sans vêtement. Cette basque se plisse aussi de deux plis creux, ou d'un seul gros pli, et le devant peut faire la pointe. Le plastron boutonné sur l'épaule, le grand gilet ou le gilet très petit à pointe boutonnée, le col-châle à revers et une sorte de fichu plissé, sont des ornements également à la mode.

Le corsage ouvert n'est plus de mise, même pour les soirées. On voile une échancrure en cœur ou carrée, d'une chemisette de dentelle, noire, si la robe est foncée, blanche avec une étoffe légère ou de teinte claire.

Le bouquet de fleurs piqué de côté, ou à l'encolure, ou à la taille, est abandonné, nous ne savons pourquoi; il achevait bien une toilette du soir et habillait une tenue simple.

Le lainage est par excellence le tissu des costumes de transition. On aime beaucoup ceux brochés ou brodés de légers bouquets. Les carreaux ont encore quelques adeptes, mais c'est surtout les enfants et les jeunes filles qu'ils habillent bien. On voit quelques rayures camaïeu et d'autres plus tranchantes; mais nous ne pensons pas que leur vogue durera.

Les garnitures sont faites de l'étoffe de fantaisie ou en velours, celui-ci employé en biais ou en ruban. On revient toujours au ruban de velours parce qu'il est facile à employer, joli et comme il faut.

Avons-nous dit que les pardessus sont très grands ou très courts? Les premiers, pratiques pour les sorties à pied, les autres, habillés et coquets, se font en gaze brochée de dessins en velours, sertis de perles en jais;

la dentelle est l'accompagnement obligé. Le petit mantelet aux épaules exhaussées et l'écharpe coupée en biais, pour qu'elle colle bien à la taille, sont deux formes élégantes et dégagées, qui s'harmonisent avec toutes les tournures; mais n'empiétons pas sur l'avenir, ces deux façons étant essentiellement d'été.

Vous plairait-il, mesdames, d'avoir quelques petits renseignements sur les ouvrages en vogue? La mode aussi a accès dans ce domaine des travailleuses, et parfois elle abuse de son empire, là tout comme dans nos toilettes. A-t-elle imposé assez longtemps ce genre de tapisserie Louis XIII, aux teintes si effacées, que toutes les couleurs se fondaient presque dans une même tonalité! Il y en avait de fort jolies, nous n'en disons pas, mais que d'horreurs aussi on commettait sous prétexte de reproduire un personnage ou des dessins anciens! Ce genre Louis XIII est en baisse, et le Louis XVI en hausse, ainsi que les dessins Smyrne. Ces derniers se font en couleurs sombres et méritent qu'on les tire de l'oubli; ils ont l'avantage, si vous relevez ces dessins sur un tapis ancien, de coûter moins cher que ceux préparés chez les marchands, puis ils offrent à l'imagination et au goût, une masse de combinaisons et d'arrangements que l'on est fier d'avoir trouvés; c'est une mine de richesse, qu'un ancien tapis persan, indien, etc., etc. Que de jolis motifs on trouve à y copier, quelle diversité et que de surprises vous réservent leurs bordures et leurs rosaces! Nous avons une amie qui fait ainsi de superbes fauteuils, des tapis de table et des tabourets qui ne le cèdent en rien aux plus belles reproductions du style Louis XIII. Nous citerons entre autres un tapis de table fait d'un semé de petites palmettes variées sur fond bleu Smyrne foncé, avec encadrement de belle peluche Van-Dick, qui est ravissant, et auprès duquel pâlisseraient ceux en tapisserie appliquée, ou brodés. Voici donc un genre nouveau et économique, que nous désignons tout particulièrement à l'attention des travailleuses.

On sait que la têtère — nom peu gracieux — joue un certain rôle dans l'ameublement, elle est devenue plutôt un ornement qu'un objet pratique; c'est la décoration du fauteuil et du canapé. Nous venons de voir, chez mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan, une nouveauté que nous nous empressons de vous signaler avant qu'elle ne soit connue. C'est un tulle broché de personnages enguirlandés, encadré d'une bordure également brochée, destiné à une têtère de canapé; personnages et bordures, vases de fleurs sont brodés en soie de couleur, en réservant les robes et quelques accessoires. Il est difficile de se faire une idée du joli effet de cette broderie. Dès l'abord on ne sait ce que c'est, mais l'œil est satisfait. Les points qui forment encadrement ou épaisseur, sont ceux employés dans les broderies de fantaisie: point de côté, point tige, point bouclé, point d'épine, point de feston, etc., donc rien de plus facile que ce travail. La longue têtère échantillonnée avec les soies, coûte 45 fr., et le tulle seul, 15 fr.

Il y a pour le service de table, un chemin — le nom est étrange — en tissu damassé d'un dessin faisant bordure, que l'on brode au point de croix en coton rouge de deux tons. Les deux bouts sont frangés et décorés de grandes initiales, également brodées. Ce





*Falconnier, imp. Paris*

4460

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot. 2.

Corsettes de M<sup>me</sup> BRÉANT-CASTEL, 6, r. Gluck - Corsets cuirassés de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE, 11, Avenue de l'Opéra.  
 Eau de HOUBIGANT, 19, Faub. St. Honoré - Étoffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES, 21, r. du 4 Septembre.  
 Machines à coudre H. VIGNERON, 10, Bd. Sebastopol.



*chemin coupe le milieu de la table, dans la longueur, et dessus se place le dessert. Le milieu est réservé au surtout ou au réchaud.*

CORALIE L.

CORSET ANNE D'AUTRICHE — CEINTURE RÉGENTE  
De mesdames de Vertus sœurs, 12, rue Auber.

Ces élégants corsets ont fait la réputation de mesdames de Vertus, réputation qu'elles méritent à tous égards. Le

corset Anne d'Autriche donne à la femme un port élégant; sa coupe s'harmonise avec les modes actuelles, et tout dans sa façon contribue à donner à la taille cette grâce qui est le signe distinctif de la Parisienne. Le corset Anne d'Autriche, destiné d'abord aux costumes d'apparat, est maintenant adopté pour la toilette de ville, il est fait pour ces corps longs et moulés à la mode en ce moment. Quant à la ceinture Régente, nous résumerons en quelques mots les éloges qu'elle mérite. Coquette dans ses mignonnes proportions, et dessinant la taille par une élégante cambrure, son succès s'affirme encore tous les jours.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 97 et 99)

*Costume en dentelle noire avec corsage de velours.*

Jupe en moire, garnie de deux plissés en surah qui sont couverts par les volants de dentelle. Quatre volants de dentelle et une draperie en tulie-dentelle au-dessus. Le pouf est fait de ce même tulie-dentelle; il descend en tunique jusqu'au second volant de dentelle. Une écharpe est drapée sur la partie supérieure, elle est relevée par des plis que fixent des broches en jais; elle descend de côté et se perd dans le drapé; l'autre côté de l'écharpe fait quille. Corsage en velours à longue pointe avec un gilet en moire, décolleté en carré; une chemisette en dentelle s'arrête au bord de la pointe, et un nœud en étroit ruban de velours s'agrafe dessus. A la manche demi-longue, un coquillé de dentelle et une applique en



jais. Col montant en velours et plissé en dentelle noire.

*Robe de dîner en surah grenat et brocart à rayures.*

Tablier en taffetas, au bas un plissé, couvert par une tunique en surah, relevée en plusieurs draperies; une quille plissée arrête les trois étages de draperies et se pique de trois nœuds plats, faits avec les rayures du brocart. Le côté opposé est relevé par des plis qui dégagent le tablier, lequel est en brocart. La traine carrée en brocart — les rayures mises en travers — se monte par des plis-tuyau sur la basque du corsage. Celui-ci en brocart — les rayures mises en long — est à pointe devant avec une draperie petite et bouffante. Col montant. Manche arrêtée au coude, coquillée de point d'Anglais.

Robe en surah et brocart (vue de trois-quarts de dos); modèle de mesdemoiselles Vidal.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4460

*Costume en velours bleu garni de frange en chenille et perles assorties.* — Sous-jupe en taffetas avec un large plissé, dans le bas, sur lequel se détachent les dents drapées de la tunique de velours, dents garnies de frange. Une seconde draperie la coupe diagonalement, en s'arrondissant; la tunique est relevée vers la hanche et forme un pouf. Le corsage est montant, avec une pointe-gilet et une frange au bord de la très petite basque. Nœud de satin bleu pâle à l'encolure et à la manche qui reçoit un parement. — Bas en soie noire. — Souliers en satin. — Gants de Suède. — Dans les cheveux une touffe d'azalées rouges.

*Costume en surah rosé et velours rubis.* — Jupe en su-

rah, plissée verticalement de larges plis couchés, interrompus, sur le côté, par un très large pli creux. Au-dessus de l'ourlet, une haute bande de velours rubis. Draperie en velours sur la partie supérieure de la jupe; elle vient se perdre dans la tunique en surah, qui forme un pouf peu développé, agrafé sur la pointe du corsage. Un flot de ruban en satin rose pique à gauche la draperie en velours. Corsage à petite basque-gilet fuyante à partir de la taille. Un fichu croisé en velours est drapé autour du décolleté, le côté droit s'arrête à gauche à la taille sous un nœud en satin. — Bas de soie rosée. — Soulier en satin grenat. — Gants de Suède.



## CAUSERIE

## PROGRÈS OU DÉCADENCE



DEPUIS quelques années il est à la mode de dire que l'on ne reçoit plus à Paris, que les plaisirs sont morts, que le commerce languit en conséquence. Cela se répète, cela se propage, et, tout en répondant chaque soir à deux ou trois invitations, nous déclarons volontiers que, pour s'amuser encore, il faut aller à Nice où la société anglaise donne des fêtes si brillantes. Il paraît que les bals blancs offerts à la jeunesse par la duchesse de T. et madame B., que les bals costumés de la colonie américaine dont a retenti le quartier Monceau ne comptent pas. Nous avons rêvé apparemment l'aspect féerique que présentaient les salons de madame R., où des costumes authentiques de princes indiens frôlaient des fleurs animées renouvelées de Grandville et du second Empire, où une *Cerise* vivante, vraiment à croquer, passait dans le tourbillon de la valse, emportée par le plus bel *Hernani* qui, depuis Mounet-Sully, ait porté le costume pittoresque emprunté de loin aux *picadores*, ce costume du premier acte, vous vous en souvenez, mesdames, en peau de daim tailladée, dont une ceinture et un mouchoir à raies multicolores égayent l'aspect sévère. Et les gambades de certain clown, et les lazzis de certain *baby* à moustaches, et toute la joyeuse splendeur de cette fête cosmopolite, illusion aussi, à en croire les fâcheux.

Illusion, cette spirituelle assemblée de têtes d'emprunt chez la comtesse de B., qui ne reconnaissait aucun de ses invités, transformés par un maquillage habile, dont l'humoriste le plus audacieux et le plus laid de ce temps-ci abusa jusqu'à devenir une mariée de village : ses longs favoris, relevés en bandeaux se terminaient par des accroche-cœurs.

Illusion, cette séance de magie amusante dans l'une des plus riches galeries de tableaux qui existent à Paris.

Illusion, les saynètes inédites jouées chez la baronne de P...

On n'a pas dansé sur la rive droite de la Seine, durant le carnaval; on ne dansera pas après Pâques. Soit, laissons les bals de côté. Nous demanderons simplement à nos lectrices si les réunions hebdomadaires ou de quinzaine, qui jadis avaient pour tout prétexte un peu de musique, de conversation, une tasse de thé ou une glace, n'ont pas pris, en guise de dédommagement, les proportions de véritables galas.

Une carte modeste vous avertit que l'un des plus beaux hôtels de la rue de l'Université s'ouvrira aux invités le mardi soir. Vous auriez tort de ne point comprendre que cette invitation toute intime commande

les diamants et une de ces toilettes qui, pour n'être pas précisément de bal, n'en sont que plus magnifiques : au lieu de tulle et de dentelles, les massives étoffes brochées de fleurs ou veloutées de dessins en relief, que Nattier prête à ses modèles; rien de moins. Près du piano, la diva Van Zandt gazouille avec ses jolies petites mines d'enfant gâté; on sait que cela vaut deux mille francs. M. Le Bargy, de la Comédie-Française, viendra dire ensuite de sa voix de jeune premier, timbrée sur celle de Delaunay, *le Sous-préfet aux champs*, de Daudet, une pièce de Coppée ou de Sully-Prudhomme, et la maîtresse de la maison, qui se trouve être une virtuose consommée, fera sa partie au piano dans un quatuor pour lequel elle a appelé à son aide des artistes du Conservatoire. Cela continuera ainsi tous les mardis de janvier et de février, par un défilé d'artistes de profession et d'artistes mondains, qui les valent, jusqu'au Mardi-Gras où Thérèse, transportant l'Alcazar dans ce salon d'une austère élégance, se fera pardonner, *C'est dans le nez qu' ça m' chatouille*, par son interprétation ravissante d'un chant patriotique de Deroulède. Dix-huit cents francs! Quinze cents francs de plus qu'autrefois la Malibran. *La gardeuse d'ours* ne se dérange qu'à ces conditions.

Avenue de Messine, le samedi, un Mécène féminin, célèbre par son esprit et son goût éprouvé, aime à servir à ses invités des primeurs, les jeunes talents, qu'elle découvre et met en lumière, à moins que madame Pasca ne vienne dire avec l'art qu'on lui connaît, soit une scène de la *Séraphine* de Sardou, son triomphe, soit quelques fragments des *Idées de madame Aubray*, avec intermèdes de musique, ou que les maîtres de céans ne jouent, en se conformant à l'excellente tradition du Théâtre Français, une comédie de Molière, assaisonnée de divertissements où figurent à souhait les bergers et les bergères Louis XIV.

Voilà ce que sont devenues nos réceptions dites intimes. Nous ne citons, il est vrai, que le dessus du panier, mais on pourrait en énumérer d'autres; prouver que madame Judic gravit assez souvent trois ou quatre étages pour aller rayonner de son éclat d'étoile, dans un intérieur où l'on eut autrefois servi aux invitées en robes de velours montantes, la musique d'amateurs tant redoutée, avec un verre de punch et quelques petits gâteaux. C'est ainsi que grandissent les exigences sociales, c'est ainsi que les plus pauvres ont à Paris, depuis comme avant le *Krach*, un train de quarante mille livres de rente, et que seules les fêtes de l'Élysée donnent l'idée chez nous d'une sage économie.

On reçoit toujours et autant que jamais, seulement la manière de recevoir a changé. Il n'est plus question de quelques grands bals prônés assez gratuitement parfois comme des merveilles, mais de réceptions supposées sans cérémonie, offertes sans fracas, et qui sont



des merveilles tout de bon. Le rare et le rarissime n'étonnent plus personne. Un goût singulièrement raffiné préside à toutes choses, ce goût doublé de science qui fait que la toilette des vraies élégantes semble aujourd'hui réglée par les peintres, et la décoration des salons ravie à quelque musée.

Sans doute les recherches en question existent surtout dans un monde qui n'est pas le grand, mais qui est le riche, le prodigue, l'artiste, le lettré; beaucoup de choses se sont déplacées, le faubourg Saint-Germain ne donne plus le ton; il faut braquer sa lunette d'observation vers un autre point pour assister au mouvement du vrai *high-life* contemporain.

Quelle duchesse de la vieille roche eût agi, par exemple, avec la superbe désinvolture de cette étrangère richissime jettant au feu un portrait dont elle n'est pas satisfaite, et au nez du peintre les soixante-dix mille francs, prix de ce portrait? On nous fera observer que la duchesse ne se serait pas souciée peut-être d'occuper le monde d'un dépit de coquette mécontente de se retrouver sur la toile moins belle qu'elle ne veut l'être; qu'elle ne se serait pas laissée renvoyer brutalement à son miroir par l'artiste froissé dans un amour-propre égal au sien; qu'elle eût trouvé de mauvais goût l'offre faite à un autre peintre, dont le talent est de peindre des fleurs, de reproduire une rose plus qu'épanouie, presque effeuillée, moyennant vingt mille francs, soit une demi-journée de revenus de l'étrangère outragée: la meilleure façon du reste de faire dire au public devant le printemps blanc et rose qui figurera au Salon prochain: — L'autre portrait, ma foi, était bien plus ressemblant.

N'importe, ce sont là les façons nouvelles des grandes dames, dans un temps où les petites demoiselles de sept ans déclament au milieu d'un salon la fable des *Deux Pigeons*, avec les inflexions de madame Plessy, — où les jeunes filles exposent d'ambitieuses machines qu'elles ont peintes en costume d'atelier emprunté à Sarah Bernhardt, comme fait la ravissante et très moderne héroïne du roman de M. George Duruy, en cours de publication dans *la Revue des deux Mondes* — où quarante dames à la fois se font inscrire comme étudiantes aux cours de l'Académie de médecine — où l'on ne compte plus les bachelières, voire les licenciées, et où les reines en voyage, séparées de leur mari pour incompatibilité d'humeur, visitent à l'Opéra jusqu'aux coulisses. Il est vrai qu'elles sont sauvages, du pays que Pierre Loti nous a fait entrevoir si poétique à travers les aventures scabreuses de la petite Rarahu. Mais une Tahitienne, vêtue comme une Anglaise, instruite, curieuse de civilisation, d'une conversation charmante en plusieurs langues, n'est-ce pas encore un fruit piquant de ce temps-ci?

On a beau dire: le spectacle de la vie est plus amusant, plus varié, plus invraisemblable que tous ceux qui s'élaborent dans le cerveau et sous la plume des dramaturges. A ce propos, nous nous rappelons le mot d'un homme qui, après avoir joui curieusement et passionnément de ce spectacle, en philosophe et en poète, était arrivé au dénouement de la pièce, à la mort inévitable, et qui continuait encore d'observer à travers l'ombre épaissie autour de lui, en murmurant d'une voix défaillante: — C'est pénible... mais bien intéressant.

T. B.

## DAME ORIANNE



La plu tout l'été! Qui ne s'est plaint de ce déluge dans lequel sont venus se noyer tant de beaux rêves; qui ne s'est dit aux approches de la saison chaude: j'irai ici, j'irai là; je me promènerai le long des sentiers ombreux; je me baignerai

dans les ondes tièdes; je lirai sous mes grands arbres; je dormirai sur l'herbe de mon ami; j'éreinterai le cheval de mon voisin; je conduirai sa femme en canot; ma poupée fera une cure de raisins, etc.

Il y en avait pour tous les âges de ces vœux innocents, et chacun reposait sur cette espérance: un ciel pur, un chaud soleil, des matinées fraîches, des nuits étoilées; pour tout dire, du beau temps.

Aussi naïf, aussi confiant que le reste de l'humanité, je partis pour mon vert cottage avec l'espoir de n'y rien faire, sinon de respirer à pleine poitrine un air que me disputeraient seulement les grives et les merles mes ennemis, les chardonnerets et les cailles mes victimes.

Je ne veux pas vous parler de mes mécomptes; ce serait renouveler les vôtres: mon fusil se rouilla, mon cheval prit un tic à l'écurie, mon pré devint lac et mes illusions s'en allèrent à vau-l'eau.

On prendrait à moins la vie en dégoût, et après quelques jours de marasme, je compris qu'il était urgent de réagir.

Mais que faire en pleine campagne loin de tout et de tous?

« Allons voir les réparations de Chamonest, pensai-je tristement; depuis l'année dernière le mur d'enceinte doit être complètement relevé. »

Un matin donc, nanti de mes bottes de marais, les seules possibles, vu la saison, je pris le chemin de la montagne pour visiter à loisir le vieux et célèbre château, honoré jadis par le séjour de nos rois Henri IV et Louis XIII.

Quand, après une heure de marche, j'arrivai enfin devant cette citadelle pittoresque et grandiose, une pluie froide tombait en crépitant sur la frondaison des grands arbres qui remplissent maintenant les fossés et le chemin de ronde. Des oies, surexcitées par les

(La suite à la page 104)





Pardessus en tissu de soie brodé de jais. \*

Visite en Sicilienne brochée.

MODÈLES DE MADAME BRÉANT-CASTEL, 6, RUE GLUCK

*Pardessus en tissu de soie brodé de jais.* — Jupe en tissu brodé formant deux plis creux ; le devant part de l'encolure, en forme de plastron ; sur les côtés s'ajuste le devant en surah que l'on fronce à l'encolure et à la taille ; ce devant se drape derrière, sur la jupe, et les plis sont fixés par un beau nœud-ceinture. La manche Henri II est fournie par le côté du dos ; elle se garnit de deux rangs de dentelle séparés par une passementerie perlée. Le pardessus est monté à un empiècement tout brodé de jais, qui s'a-

grafe sur l'épaule. Ruche de dentelle à l'encolure et un tuyauté autour du devant ; un second dans le bas.

*Visite en Sicilienne brochée.* — Façon cintrée un peu vague devant. Ce devant plus long que le dos, qui est ouvert sous la taille, est orné tout le long de beaux glands en chenille et jais. Au bas une belle frange grelotée en jais forme comme des écailles ; elle est égayée de pendrilles en jais ; un rang à l'encolure, deux à la manche ; derrière, un riche motif à glands.





Pardessus de printemps en soie tissée de jais.

Pelisse ajustée en drap d'été.

MODÈLES DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

*Pardessus en soie tissée de jais.* — Façon casaque ajustée avec des devants fuyants et longs doublés de satin, le bas de ces devants se plisse de plis groupés les uns sur les autres, pour former une pointe que l'on fixe au-delà de la hanche; toute cette partie inférieure montre sa doublure de satin. Un plastron plissé en satin finit en pointe à la taille. Haut parement à la

manche ronde, qui est montée par quelques fronces.

*Pelisse ajustée en drap d'été.* — Cette pelisse est un genre élégant de cache-poussière. Pour cet usage on le fera en mohair; comme pardessus complétant le costume en étoffe assortie. Pour l'usage courant allant sur tous les costumes, en drap d'été dans les tons gris ou chinés. (Patron découpé.)



émanations humides du sol et battant de l'aile, glissaient de mare en mare dans la cour silencieuse de la ferme, qui seule aujourd'hui garde le fier donjon. Une tristesse mortelle était répandue sur tout le paysage qui a besoin d'une vie intense, d'une lumière éclatante, pour se dépouiller de son aspect menaçant et sévère.

La masse imposante et irrégulière du château, vue à travers un voile de brume et noyée dans un demi-jour bas et terne, ajoutait à la désolation de ces lieux sauvages, et je me mis à considérer, comme si je ne les avais jamais vues, les pierres noircies et disjointes du mur d'enceinte, taché ça et là de grandes plaques blanches dues aux réparations nouvelles; le clocher à jours si mignon de la chapelle, les ardoises ruisselantes des tours, et le feuillage jauni d'un figuier grim pant qui demandait en vain, dans son langage de plante méridionale, un peu de chaleur et de soleil pour reverdir.

Le château de Chamonest ne se ressemble jamais à lui-même; il est tantôt jeune et riant, tantôt vieux et sombre; vu des hauteurs de Saint-Loup, il apparaît comme une embuche menaçante dissimulée dans l'épaisseur de la forêt à l'affût de quelque ennemi terrible; vu de la plaine, il semble toucher le ciel, ses clochers percent la nue et causent avec l'orage; les flancs abrupts de son rocher forment une défense titanique, et ses bois lui font une ceinture verte qui se moire au souffle de l'aiglon.

Je pénétrai sous la poterne où coulait comme un fleuve tranquille toute l'eau déversée par les gargouilles grimaçantes, et j'arrivai, toujours barbotant, au pied de l'escalier seigneurial.

Ah qu'il est joli ce perron six fois centenaire, avec ses marches creuses encadrées de mousses et de lichens, ses pierres blanches et polies ne tenant plus l'une à l'autre que par le charme du souvenir, son vieux lierre qui en couvre la rampe du côté de l'abîme. Il monte ainsi avec ses majestueuses proportions jusqu'à la porte ogivale, basse et étroite, qui donne accès au château proprement dit, et se développe devant elle en une sorte de terrasse d'où la vue embrasse un spectacle magique.

Quand on se retourne, après avoir gravi la dernière marche, on reste saisi d'admiration, et si la tête n'est pas forte elle se prend de vertige. La côte dévale si brusquement au pied du plateau qu'on a l'illusion du vide. Plus loin devant soi, la vallée toute verte se peuple de villages rustiques, de maisons riantes; puis dans la brume, tout au fond, les contours bleus du Chatelard et du Pied-froid arrêtant les horizons fuyants des plaines Sontaises.

« Que faites-vous là, me dit tout à coup une voix bien connue, tandis qu'une main amie me frappait sur l'épaule pour m'arracher à ma contemplation.

— Vous le voyez, dis-je, en répondant à l'étreinte amicale, je regarde couler l'eau, et je viens m'en nuyer chez vous, n'ayant pas su me distraire chez moi.

— A la bonne heure, on ne vous prend pas sans vert en fait d'amabilité, et votre caractère reste au niveau du baromètre, réparti en riant mon interlocuteur. Eh bien moi, débonnaire, je vais vous dire sans rancune que vous arrivez à propos, mon cher: on vient de déménager la tour du capitaine, et, en relevant certaines boiseries vermoulues, les ouvriers

ont mis la main sur un vieux grimoire glissé entre deux panneaux mobiles dont on ignorait l'existence. Peut-être n'est-ce qu'un vieux livre de comptes, car j'ai vu en marges maintes additions laborieuses qui attestent plus de bonne volonté que de savoir, peut-être au contraire le manuscrit renferme-t-il des trésors, dans tous les cas, il est hérissé de difficultés pour un ignorant de mon espèce. Venez le voir, et dites-moi ce que vous en pensez.

Nous entrâmes alors par le seul côté praticable du château: les platras, les échafaudages envahissaient l'antique manoir, même dans sa partie la mieux conservée, et ne pouvant me livrer à aucun travail suivi au milieu des échelles, des poulies, des planches semées ça et là, je reçus en dépôt un énorme cahier écrit à la main, dont les lettres d'un pouce de long avaient de lointaines analogies avec les caractères aztèques, les crabes ou les frises Ioniennes, suivant les jours où ils avaient été écrits.

Avec de la patience et quelques recherches je vins à bout de déchiffrer cette énigme. Ce n'était rien de rare: une sorte de mémorandum écrit au fur et à mesure par le Père Anselme, chapelain de Chamonest. — Une masse de documents s'entassaient pêle-mêle: comptes de fourrages, saints des mois, crues extraordinaires de l'Azergue, etc. Le vieux français, le latin de fantaisie vivaient en si bonne intelligence côte à côte qu'ils me mettaient à tout instant en grand danger d'erreur.

Pourtant au milieu de ce fatras, je découvris une légère ébauche, l'étude inconsciente et naïve de plusieurs caractères. Quelque chose de vivant, malgré la poussière des âges, était répandu sur ces souvenirs, et m'engagea dans la poursuite de mes recherches, jusqu'à ce que le succès vint les récompenser.

Voici le résultat de ce travail, c'est-à-dire le récit du Père Anselme, dépouillé de tout mélange. J'en ai conservé autant que j'ai pu la physionomie primitive, mais malgré mon respect pour ces documents, j'ai dû combler plusieurs lacunes, faire quelques descriptions indispensables, redresser certaines phrases par trop gothiques, remplacer des mots incompréhensibles.

Pardonnez à mon français prosaïque chaque fois qu'il se substituera au pittoresque langage du vieux conteur; il était indispensable à la clarté du récit, et le mieux, je crois, est encore de l'accepter de bonne grâce comme on accepte un guide en forêt, un cicérone en voyage, un compagnon dans la vie, ne fût-ce que pour le charger du poids de ses déceptions et avoir de qui se plaindre au retour.

Le 25 juin 1559, les abords silencieux et solitaires de Chamonest étaient remplis de mouvement et encombrés de cavaliers.

La voie romaine, bordée de chênes centenaires, qui de nos jours est encore le plus sûr chemin pour arriver au pied du château, résonnait sous le pas pressé de nombreux chevaux. Le son du cor, le cliquetis des armes, l'équipage des seigneurs, l'arrogance des valets, l'appel bruyant des pages, remplissaient la sombre avenue, et les oiseaux dans l'épouvante abandonnaient leurs refuges avec de longs cris de détresse, tandis que le cortège seigneurial s'avancait lentement. Gaston de Valpreuse, baron de Chamonest et autres



lieux, amenait au manoir sa jeune épouse, Orianne de Sernans.

C'est une chose merveilleuse que l'intérêt toujours puissant inspiré par la vue de l'amour : ceux qui l'ignorent veulent le découvrir, ceux qui l'ont connu espèrent le revoir, chacun cherche sa part dans cette part d'autrui, et quelle que soit la forme de la curiosité, elle existe dans tous les temps et dans tous les lieux.

A cette époque reculée, au fond d'une province à peine française, l'isolement était presque absolu autour des résidences féodales, déchues en partie de leur puissance, mais où le voisin devenait encore et souvent l'ennemi. On s'observait, on se surveillait et si parfois, la coupe d'une main on buvait à la même table, l'épée de l'autre appuyait les serments d'une singulière assurance. Mais Gaston de Valpreuse ramenait de Touraine une filleule du roi, fleur de beauté sans pareille, qu'il avait obtenue après bien des épreuves, et soudain tout le pays s'était souvenu de son servage, souvent disputé, de ses alliances avec Chamonest, de sa fidélité au roi, et accourait au devant de la jeune baronne pour la déclarer reine des cœurs.

D'un œil curieux, chacun la considère et nul ne porte en vain ses regards sur le jeune et charmant visage. L'amour passe, Messeigneurs, inclinez-vous devant lui : vous, page mignon dont la joue s'empourpre et les yeux se mouillent; vous marquis hautain qui méprisiez son mal et en souffrirez de ce jour comme d'une blessure mortelle; vous, reître, qui demandez son nom au trouble étrange dont vous tremblez pour la première fois. Vieux et jeunes, grands et petits, inclinez-vous, et que Dieu vous garde des yeux de Dame Orianne, baronne de Chamonest.

Le cortège se grossit à mesure qu'il avance; la porterne est franchie, les châtelains s'arrêtent au bas du perron. Une figure sombre et discrète se détache maintenant du groupe des brillants cavaliers, un capuchon à moitié relevé entoure de sa bure un visage de moine où l'on découvre une expression maligne voilée par beaucoup de bonté. Des yeux clairs et observateurs vont de l'un à l'autre et ne perdent rien du spectacle qui s'offre à eux.

C'est le Père Anselme, et il raconte trop bien lui-même l'arrivée de ses maîtres, pour que je veuille interpréter ses impressions et changer quoi qu'il soit au tableau qu'il nous présente : Je cite une page de son manuscrit.

«.... Pour moy, ne cognaissais pas dame haulte et puyssante, Orianne de Sernans, et l'ayant veue, ma langue soudain s'est refusée aux parolles, jamais je n'avais contemplé plus doux visaige, plus amoureuse jouvencelle. Son col délicat portait une teste mignonne avec des cheveux couleur d'espis murs qui s'échappaient de son chaperon et lutinaient bellement sur le front; son voile blanc et légier s'épendait autour de ses épaules ou volait comme ailes d'oiseaux, et sur ses joues plus fraîches que roses au printemps, se jouait sourire si fol et si tendre que moy, vieil, j'en fus émeu.

» L'écuyer s'en vint pour la descendre du palefroy, et elle, donnant son pied, s'appuya au bras du pauvre homme qui s'en pense mourir d'orgueil et aussi de

» la joie d'avoir si jolie maîtresse à servir et si petit pied à recevoir sur son genou d'écuyer.

» Et lors, sont montés les maîtres au chatel, tandis que la foule s'escrimait chantant : Noël, bienvenue aux Seigneurs ! Notre baron causait doucement à sa compagne qui sans répondre, souriait à ces parolles toutes d'amour.

» Ils passèrent devant moy, et la frange du manteau de la chatelaine m'effleura. Lors je me retirai un petit, en respect, et Monseigneur souriant, me dict : « Or, mon Père, voici Notre Dame, moult sage et charmante; vous la garderez bien si m'en vas à la guerre. »

» Mais Orianne de Sernans toute rouge comme en grand courroux, redresse sa taille si petite et relevant la tête avec fier sourire :

« Me garderai seule, Monseigneur ! »

» Et son époux, glorieux de telle réponse, la paie d'un baiser sur son gant et d'un mot dit à l'oreille que je n'ai pas entendu mais qui se devine.

« Et ce soir, en priant pour mes mestres et chers Seigneurs, je ne pensais qu'à ailes d'oiseaux, aux fleurs des roses, une voix me chantait : Me garderai seule, Monseigneur ! Pensant pour lors que le diable se faisait mestre chez moy, en grand dangier de me perdre, j'ai supplié St-Michel, et je m'endors mis tranquille sans plus souci. »

La voici donc chez elle cette jolie baronne toute fraîche et toute jeune, cette beauté radieuse qui ravit tous les yeux, cette enfant qui pour faire croire à sa dignité en courroux se hausse sur ses pointes. La porte ogivale étroite et mystérieuse s'est refermée sur son jeune bonheur ; elle erre dans le vaste château dont elle prend possession, au bras de l'heureux époux. Ils échantent le long des sombres corridors, dans les vastes salles tendues de cuir dont les lambeaux pendent encore aux murs après des siècles d'abandon, ils échantent de ces mots qu'on n'entend pas, mais qui se devinent, comme l'affirme Père Anselme.

C'est encore lui qui va nous initier à la vie intime des châtelains et nous donner des détails qui nous les feront mieux connaître.

« Hier, je m'en revenais de chez Jacques, fort mal dans son lit où la fièvre le consume. Ma mule, le nez sur la terre, s'en allait mollement en quête de bons morceaux. Moi, sur son eschine, je regardais le ciel tout brillant à travers les petites branches des arbres qui se croisent sur la teste pour faire jolis dosmes dans les forets.

» Comme j'approchais incontinent de la clairière aux Marnes, mes meschants yeux de vieil homme qui a trop lu et pas assez regardé en ce bas monde, finirent pourtant par apercevoir, devant le tronc creux d'un chesne, couple arrêté de plaisante manière qui était monseigneur Gaston et dame Orianne, laquelle ayant coiffé le chapeau empenné de son seigneur, ne voulait plus le rendre et faisait grand bruit de son larcin.

» Moy, fort sottement, regardais leur jeu sans oser passer plus avant, ny crier : Holà, père Anselme est de la partie malgré soi ! La mule qui s'esbrouffa sur un plant d'aulx me tira de peine, et laissa court le couple qui nous aperçut. Monseigneur devint rouge



» de pasle qu'il est d'habitude; pour moy, je ne pus  
 » voir la couleur de mes joues et sentis seulement les  
 » oreilles me sonner et devenir plus chaudes que  
 » braize au four.

» Mais dame Orianne ne s'embrouille pas pour si  
 » peu; elle lance en l'air le chapeau de son seigneur  
 » et se tourne devers moy avec un visage sévère.

» — D'où vous venez, père Anselme?

» Et comme tout ébaubi, j'oubliais la réponse, elle  
 » pencha sa tête à la façon des linottes qui boivent  
 » la rosée dans les feuilles et ajouta :

» — Je le veux moult savoir.

» Voyant que gentille dame allait m'arracher les pa-  
 » roles du cœur, je pensai que la résistance ne me  
 » servirait de rien; le chapeau de monseigneur pendu  
 » au buisson pensait de même, et je répondis en  
 » grand trouble :

» — J'ai vu ce jour Jacques le bucheron qui s'en  
 » va dollement pour l'autre monde. Il laisse cinq pe-  
 » tits enfants, et sa femme aura peine à les nourrir.  
 » Tous plouraient dans la cabane, et moi, je plourais  
 » avec iceux et leur disais que ce monde est plein de  
 » larmes, que notre pesché nous fait souffrir jusqu'à  
 » la mort; mais que Monseigneur Jésus n'en donne  
 » pas plus que la force d'en porter; que le père gué-  
 » rirait peut-être; mais que, s'il ne guérisait point,  
 » providence viendrait au secours des petits. Et je  
 » pensais, dame, que souventes fois, la providence a  
 » justaucorps de velours, longue jupe verte et agraffes  
 » de rubans roses avec escarcelle bien lourde, et main  
 » toute mignonne pour en retirer le nécessaire.

» Je parlais bredouille comme un clerc qui répond  
 » à l'autel, les yeux baissés. Quand j'eus fini je regar-  
 » dai pourtant : Doux Jésus! les belles larmes ruissel-  
 » lantes sur ses joues et sur son corsage.

» — Je suis une villaine, disait la douce créature,  
 » mon bonheur m'a fait perdre la mémoire, et je  
 » croyais que plus n'était de misère en ce monde. Mon  
 » père, il faut de suite rassurer le pauvre Jacques.  
 » Qu'il meure en paix, s'il doit mourir. Allez vite-  
 » ment porter ceci et dire que je prends les petits à  
 » tutelle.

» Et je m'en retournai à la cabane le cœur légier.

» Mais la mule maligne et colère de reprendre si  
 » long chemin, ne comprenant pas la beste, que Jac-  
 » ques mourrait content si je pouvais le revoir avant  
 » le trépas, marchait de costé, faisant l'épeurée à  
 » tous les troncs noirs de la sente. Et les écarts, les  
 » sauts, les boutades me donnèrent si mauvaise route,  
 » que j'en feus rompu pour jusqu'au dimanche d'a-  
 » près. »

Dans nos froides montagnes, les amoureux n'ont  
 pas longtemps pour se promener sous le sombre feuil-  
 lage des bois. Voici le vent d'autan qui chasse les  
 feuilles. Le grand chêne qui abritait si parcimonieuse-  
 ment Gaston et Orianne est maintenant nu et dé-  
 pouillé; les corbeaux, sur ses plus hautes branches,  
 font entendre leur cri sinistre auquel les loups répon-  
 dent du fond des gorges solitaires. Jacques dort sous  
 la neige; sa veuve et ses orphelins ont abandonné la  
 cabane rustique des bois, et l'âme consolée du bûche-  
 ron erre seule à la nuit autour de ces pauvres murs  
 qui abriteront sa courte et laborieuse vie.

Adieu les douces matinées dans la clairière, les  
 longues heures silencieuses, la main dans la main, les  
 yeux chargés d'effluves, la bouche muette, faute de  
 mots pour traduire la pensée.

Maintenant, sous la haute cheminée, la frileuse  
 châtelaine file et gazouille sans s'arrêter. Sa main fait  
 tourner le fuseau; de fois à autre, elle mouille son  
 doigt pour mieux tordre le lin. Ce n'est rien de filer,  
 toute femme le sait faire, mais pour tenir la quenouille  
 et laisser courir le fil entre ses doigts mignons, pour  
 secouer la bobine et rire quand elle échappe après  
 avoir tourné trop vite, il n'est pas dans le royaume de  
 France, damoiselle plus preste et plus plaisante  
 qu'Orianne de Sernans.

Tandis qu'elle travaille, les sarments enflammés se  
 tordent dans l'âtre où des arbres entiers brûlent, éclai-  
 rant la vaste salle, s'épandant en nappes lumineuses,  
 » léchant les hauts chenets, dansant en joye et donnant  
 » couleur de pourpre au grand fauteuil de monseigneur  
 » et aux autres chaises apportées pour tout exprès à  
 » l'entour. »

Une chose me préoccupe; il faut que je la dise ici :  
 Aimait-on mieux il y a trois cents ans qu'aujourd'hui ?  
 Le progrès qui touche à tout, s'est-il approché de ce  
 qui inspire, de ce qui fait vivre ou de ce qui tue l'a-  
 mour? La science a-t-elle avancé d'un pas dans ces  
 chemins mystérieux connus du cœur seulement?

Chacun est libre de se former une opinion d'après  
 ses propres sentiments et les aspirations particulières  
 de son âme : Quelle poésie dans l'existence à cette  
 époque encore voisine du moyen âge; ce qu'il en reste  
 ne suffit-il pas à enflammer l'imagination? La tourelle  
 où l'on guettait le retour de l'absent, le livre où l'on  
 écrivait ses exploits, l'ouvrage où l'on brodait ses  
 armes! Qu'il devait faire bon s'aimer sous les grands  
 arbres des bois solitaires, ou dans le sombre château,  
 lorsque les rayons discrets de la lune glissaient tout  
 tremblants le long des riches tentures et venaient  
 mourir sur le front pensif de la châtelaine attentive  
 aux doux propos de son Seigneur. Quel charme dans  
 ce tranquille bonheur fait des joies de la veille retrou-  
 vées le lendemain. Quelle confiance dans un avenir  
 garanti par un passé sans nuage!

Voilà ce que disent les uns, antiquaires pour la plu-  
 part, gens d'imagination rétrospective, mais ardente,  
 qui vivent dans un élément particulier et se heurtent  
 souvent aux lois modernes de la société et des cœurs.

« Oui, tout cela était exquis, répondent ceux qui  
 jugent autrement; mais cet amour intense que rien ne  
 contrariait, ces unions sans luttes, sans trouble, sans  
 souffrances, était-ce bien l'amour ou seulement son  
 ombre? Qui oserait dire qu'au fond de ces embrasures  
 où les châtelaines tiraient leur patiente aiguille, der-  
 rière le grillage des fenêtres basses du donjon, où  
 elles l'entendaient revenir de la chasse, il y avait autre  
 chose que des cœurs éteints dont les cendres refroidies  
 se dispersaient peu à peu au souffle d'un incurable  
 ennui!

On aime surtout ce que l'on achète très cher; le prix  
 d'une chose en fait la valeur, et l'on dédaigne un bien  
 s'il n'est pas disputé. D'après les notes laissées par le  
 vieux conteur, ce sentiment qu'on n'est pas obligé de  
 partager était celui de dame Orianne qui ne compre-  
 nait ni le bonheur cloîtré ni l'amour en cage; il fallait



du mouvement, de la vie, des honneurs à cette fille des cours, transplantée hors de son climat, et après quelques mois de recueillement, nous la voyons revenir à son existence préférée.

« Ce jour, le chatel est en liesse pour la battue aux lousps de demain. Les meschantes bêtes, poussées par la famine et le froict, font grand dégât aux bergeries. Les hommes de la plaine, quesmandés au château pour le travail, n'osent plus s'en retourner à la nuit, s'ils n'ont bonnes torches enflammées pour les défendre contre les entreprises de ces couards lousps. Même le jour, on les rencontre courant la gueule sanglante, les flancs creux, l'œil avide. Un bien petit sentiment eschauffe cette meute sauvage à la quête; mais le besoin est si pressant que toute chair est de bonne prise et que ces chasseurs ès bois ne regardent pas au poil de leur gibier.

« Au chenil, les varlets accouplent leurs chiens et se font aider dans ce travail par un fouet qui claque sur les reins des turbulents et les renvoie la queue aux jambes jusqu'au fond de la loge. Avec les coups, pleuvent les blasphèmes qui me bourdonnent aux oreilles et me font moult peine au cœur. Les écuries mènent grand tapage, pleines de piqueurs, de loutiers, de marquis et de dames; les chevaux frappent du pied et tirent sur la longe pour flairer l'avoisine qu'on mesure; quelques bourrades s'échangent au râtelier, et bêtes ou gens, chacun fait ce qu'il peut de bruit pour tenir sa place bellement.

« Au bénévolence du midy, si grande assistance me pressait que moy, sauvaige comme les lousps, j'ai perdu l'entendement, et je pensais ne plus cognaître le latin. — On parle beaucoup en mangiant à Chamonest, et tout le monde s'en mesle à la fois pour me faire perdre le fil, au reste chascun s'applique au beau langage de la vénerie, et dame Orianne en montrerait au grand loutier de France.

« Après ce repas qui dura de longues heures, et où ne se dict pas trois mots à retenir, j'allai prendre mon bréviaire pour me reposer l'esprit, de piste, de dixcors, de chasse à courre, de pièges, de lousps. Et comme je me promenais sans bruit le long de la cour d'honneur silencieuse, j'entendais causer sous les murs de la terrasse. Lors, je me penchai vers l'abîme et je vis dans le sentier qui longe l'enceinte, messire

« Pierre d'Entraigue qui fouaillait sa botte et tordant sa moustache plus clair semée que les taillis de Montromant, il disait à son cousin d'Épinay :

« — Palsembleu, vicomte, la jolie baronne qui nous est échue, et comme je m'en vas laisser les lousps demain pour la suivre de près.

« A quoi le Vicomte répond avec fin sourire :

« — Pas trop de presse, cousin, et ce palot de Gaston rabattrait lui-même vers nous, la biche qu'il est allé quérir aux parcs du roy.

« Pour le coup, mon livre en cheut sur le sol, je me sentis rougir de crainte et de courroux et me détournai vivement pour ne plus rien entendre. Tout en haut du perron, dame Orianne vestue de fourrure, la tête cachée dans un voile, écoutait même les propos discourtois de ces fanfarons seigneurs. Quand elle me vit tout en émoi, elle releva la dentelle qui couvrait ses yeux, et me regarda avec si fier sourire que j'en fus calmé tout aussitôt, et ramassant mon bréviaire, je récitai Laudes jusques au bout, sans en manquer un mot.

« La soirée fuct dure pour d'Entraigue et le cousin d'Épinay; dame Orianne sans trahir sa connaissance des propos échangés sous la terrasse, se vengea de cruelle façon : elle manie la parole comme espée de prévost, et les gallants seigneurs ne pouvaient ains se défendre. Comme toujours, la chasse était le prétexte à discours de toutes sortes; motre mairesse venant à moy qui n'en peux mais, me dict soudainement :

« — N'est-ce pas, mon Père que le loup ne fait rien à celui qui n'a pas crainte. Tant qu'est debout la victime, meschante beste la regarde sans oser.

« Et, ce parlant, la châtelaine avait la voix vibrante, les yeux étincelants, le rire bref et faisait claquer les anneaux de sa longue chaîne. Il ne fait pas bon dire ses secrets sous les remparts du chatel.

« Mais pour lors, moy paisible, ne demandant rien à chacun que de vivre emmy les aventures sans les cognaître tant seulement de nom, j'ai souhaité à ce moment une Cellule au Mont-Cassin, où jamais ne vienne ni loup, ni chien, ni femme, ni beste d'aucune sorte maligne ! »

C. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)

## PROVERBE

C'est sur son balcon noir que rêvait Bernardine :  
Le soir, au clair de lune, elle y rêve toujours !  
La tête sur sa main, plus pâle qu'une ondine,  
Elle levait au ciel ses grands yeux de velours ..  
Mauvaise et froide était la brise printanière ;  
Le marais exhalait ses humides vapeurs ;  
En tous chemins, la roue enfongait dans l'ornière ;

Il montait du vallon de malsaines odeurs.  
Les astres poursuivaient leur incessante course :  
Le Chariot de David, sa sœur la petite Ourse  
Allumaient leur flambeau...  
Mais Bernardine entend la chouette qui crie  
Et ce cri la réveille... ô funeste manie !  
Il lui reste du rêve... un rhume de cerveau !

Explication du Mot carré  
contenu dans le numéro du 15 Mars :

L O T  
O B I  
T I R





Chapeau en paille écrue.

Il faut 2 mètres 80 centimètres d'étoffe en 1 mètre 50 centimètres de largeur ou 3 mètres 40 centimètres en 1 mètre 20 centimètres. Cette dernière largeur nécessiterait une couture dans la jupe, couture qu'il faudrait dissimuler dans l'intérieur du pli. Les coches du patron découpé répondent aux lettres du détail tracé.

Réunir les diverses parties du patron en suivant l'ordre dans lequel elles sont placées au détail, et raccorder les coches. Le col se rabat à la ligne pointillée; en le montant, tendre le bord en soutenant l'encolure du corsage, afin qu'en le rabattant il ait le développement nécessaire pour que la forme soit jolie. Le corsage préparé, on fera un rempli de 5 millimètres au bord de la basque. Jupe plissée. Si le drap a 1 mètre 50 centimètres de largeur; cette largeur suffira par côté de jupe; pour



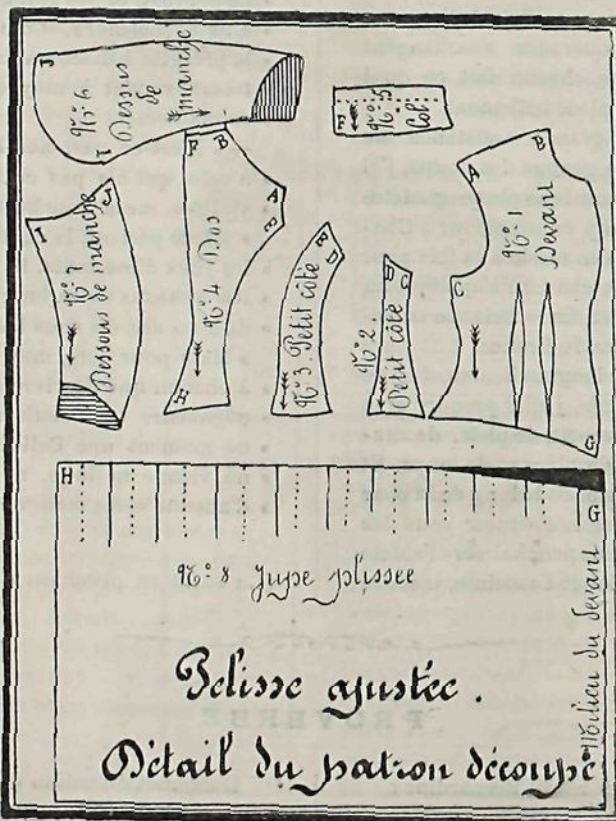
Capote en gaze épinglée.

**Chapeau en paille écrue** garni de velours et de roses. — La capote en paille disposée en côtes, avec une natte en paille au dessus du plissé en velours, qui fait bavolet. La passe est bouillonnée en gaze; une natte en paille au bord. Un bouquet de roses-thé avec des boutons en aigrette est placé devant et un peu de côté. Les brides en ottoman traversent le fond de la capote. Ce genre de paille se trouve en toute couleur.

**Capote en gaze épinglée** mais garnie de velours loutre. — Le fond de la capote est disposé en façon bonnet-femme; il est en gaze épinglée ainsi que le petit tuyau du bord, lequel est dépassé par un biais en velours loutre; la passe se complète de velours cernant le fond. Des brides en velours partent de chaque côté des fronces qui marquent le bavolet. Bouquet de fleurs et de feuillage piqué de papillons naturels. Ces gazes épinglées se trouvent dans les couleurs à la mode et s'assortissent au costume.

#### Explication du patron découpé.

1, Devant. — 2, Petit côté, dessous du bras. — 3, Petit côté du dos. — 4, Dos. — 5, Col. — 6, Manche, dessus, avec son parement. — 7, Manche, dessous. — 8, Jupe plissée.



toute autre étoffe, plus ou moins étroite, on se basera sur cette donnée. La jupe se plisse de plis plats, indiqués à la roulette sur le patron découpé; mais avant de les arrêter, on fera les trois pinces coupées au patron découpé. Les pinces, qui disparaissent dans le pli, font tourner la jupe, empêchent les plis de s'ouvrir et les maintiennent tous de la même largeur. La jupe préparée, on y monte le corsage en posant à plat, à 1 centimètre du bord, la basque que l'on coud solidement; à l'envers on posera un ruban à plat pour cacher le bord de la jupe. Les deux parties de la jupe sont indépendantes, derrière et devant. La manche est ornée d'un parement. Col et parement en velours, ainsi que la ceinture qui est appliquée sur la basque, pour cacher la réunion du corsage à la jupe plissée. Ce vêtement de printemps qui servira de cache-poussière, peut se faire en mohair gris ou feutre et, selon la beauté de l'étoffe, sera ou non doublé d'une légère soie de couleur assortie ou

tranchante. Fig. page 103. — La chemisette se fait d'un carré long que l'on abattra aux extrémités. On froncera celles-ci: l'une se monte à l'encolure, l'autre est mobile à cause du mouvement diagonal qu'elle doit faire pour venir s'agrafer de côté; elle se termine par un nœud à longues coques et pans en ruban de velours.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4460 et le patron découpé d'une pelisse ajustée, figurine page 103.